

GIGUE

(2017)

Le 19 octobre 2017, à six heures et demie du soir, dans la loge d'artiste du Bunka Kaikan (Centre culturel) de Tokyo à Ueno, Guillaume Walter s'apprêtait à affronter la première soirée de son récital consacré à l'intégrale des *Suites pour violoncelle seul* de Jean-Sébastien Bach. La salle, qui compte six cent cinquante-neuf places, était pratiquement pleine. Jacques Maillard était assis vers le milieu du sixième rang, assez près de la scène. Il avait l'allure d'un patriarche avec ses cheveux blancs un peu longs ; il était habillé d'un costume anthracite classique sans cravate et portait des lunettes à monture fine avec une chaînette dorée. À côté de lui, à sa gauche, était assise Pamina Schmidt habillée d'un ensemble de couleur parme avec, autour du cou, une écharpe en soie au motif floral dans les mêmes coloris. Le programme à la main, ils conversaient à voix basse. On les aurait pris facilement pour un père et sa fille ou un grand-père et sa petite-fille, si l'on n'avait pas prêté attention au physique européen de la jeune femme contrastant avec celui, parfaitement asiatique, du vieil homme. De temps à autre, celui-ci jetait un regard vers deux dames âgées en kimono, aux cheveux argentés, placées l'une à côté de l'autre, au troisième rang.

— Elles sont là, dit Jacques à voix basse à l'oreille de Pamina.

— Elles n'arrêtent pas de parler...

Une voix de femme sortant des haut-parleurs demanda au public d'éteindre les téléphones portables.

Les deux dames âgées en kimono se retournèrent et envoyèrent à Jacques et Pamina un signe de la main, accompagné d'un large sourire. Le luthier et la luthière en firent autant.

La lumière de la salle baissa. Le brouhaha s'estompa brusquement. Quelques dizaines de secondes après, Guillaume Walter, vêtu d'une chemise de soie gris foncé en harmonie avec son pantalon noir, apparut sur scène dans une salve d'applaudissements, tenant son violoncelle rouge cerise sombre. Il salua le public en faisant une profonde courbette. Puis il s'installa. Il ferma les yeux une bonne dizaine de secondes. Après avoir profondément respiré en dirigeant son regard vers le haut, il posa délicatement son archet sur les cordes.

Une musique profonde, tout intérieure, émergea du silence de la salle. Les auditeurs retenaient leur souffle. D'emblée, à travers un déploiement olympien de sons graves, la musique de Bach créait un monde intérieur, sincère, authentique, celui d'un homme qui réfléchit, qui aspire à l'être universel en dialoguant avec lui-même. Elle avançait à un rythme singulièrement lent, imperceptiblement mouvant, parfois volontairement changeant, comme la voix grave d'un moine prononçant

une longue et intense prière sans paroles, secouée de temps à autre par une émotion forte montant des profondeurs de son cœur. L'ampleur et la somptuosité des sons émanant des quatre cordes semblaient élargir l'espace environnant comme si, tout à coup, la salle de concert se transformait magiquement en une église romane douée d'une acoustique flamboyante. L'interprète appuyait intentionnellement les notes les plus graves, les traînait quelque peu comme pour suggérer à la fois l'intensité de la présence de l'homme au monde, et la profondeur insondable de sa tristesse face à un spectacle affligeant. Guillaume Walter montrait par l'enfilade de notes montantes et descendantes, par la variation du rythme, par l'intensité croissante ou décroissante, par la diversité des couleurs acoustiques, toute l'intériorité réfléchie de l'homme européen du XVIII<sup>e</sup> siècle qui s'éveille à la liberté, qui décide de prendre en main son destin, son présent tout autant que son avenir, bref la totalité de sa vie. La musique, sortant de l'instrument rouge sombre à la limite du noir, reflétant la lumière projetée d'en haut, s'élevait progressivement vers une région du monde éthérée, au-dessus des nuages qui assombrissent pays et terres où l'homme a encore tant de mal à en finir avec les injonctions du dehors, à accepter tels quels les désirs émanant de son corps et de son cœur. Le musicien accélérait, ralentissait, accentuait, atténuait, intensifiait, diminuait. Il se mouvait ainsi en toute liberté dans le vaste monde que faisaient apparaître, dans les limites restreintes de l'espace de la petite salle d'Ueno, les multiples notes de Bach qu'il recréait et chantait par le truchement de son instrument. Tantôt il semblait regarder tendrement son violoncelle comme une mère regarderait son enfant batifoler dans un bac à sable, tantôt il jouait, les yeux fermés, en tournant la tête vers sa droite, serrant son violoncelle comme s'il l'embrassait passionnément.

La musique de Jean-Sébastien Bach avançait ainsi tel un homme solitaire marchant dans les ténèbres, un flambeau à la main éclairant le chemin qui s'ouvrait devant lui. Et chacun des auditeurs suivait cet homme solitaire dans un acte d'adhésion muette à sa démarche lente, altière, souvent résolue, quelquefois sautillante, parfois hésitante et chancelante. Ainsi, dans les trois premières *Suites* jouées ce soir-là, passait-on du « Prélude » à l'« Allemande », de l'« Allemande » à la « Courante », de la « Courante » au « Menuet » ou à la « Bourrée », du « Menuet » ou de la « Bourrée » à la « Gigue » comme dans une longue promenade d'introspection ponctuée de haltes bienfaisantes. Allant du majeur au mineur, pour revenir au majeur, chacun semblait invité à expérimenter les émotions humaines pliées plusieurs fois d'une façon complexe et vertigineusement variée.

Enfin, après environ une heure de plongée méditative dans un univers musical qui semblait placer dans son centre non pas Dieu mais l'homme de la nature dans toute sa volonté d'être *libre* en tant qu'être pensant, en tant qu'être sentant, Guillaume Walter attaqua la « Gigue » de la troisième *Suite*. L'homme solitaire du début, marchant dans les ténèbres un flambeau à la main, s'était métamorphosé en jeune homme athlétique courant d'un pas agile, léger, confiant, insufflé par un élan vital qui ne faiblissait jamais, sûr de son chemin, heureux de dessiner par sa course même une belle trajectoire de vie. L'archet du violoncelliste bougeait rapidement et

énergiquement de haut en bas, de bas en haut et lorsque, dans une fulgurance de mélodies et de rythmes, l'archet se détacha définitivement des cordes, les applaudissements éclatèrent.

Guillaume fut rappelé sur scène quatre fois. Quand il revint devant le public pour la dernière fois, il était accompagné d'une jeune fille qui traduisit en japonais ce qu'il dit :

— Merci beaucoup d'être venus si nombreux. Le récital n'est pas encore terminé. J'espère vous retrouver ici, demain, à la même heure, pour la seconde partie de l'intégrale des *Suites*. Bonne soirée !

Le musicien disparut dans les coulisses. Un groupe d'admirateurs continuaient encore à applaudir, tandis que les autres spectateurs se dirigeaient lentement vers le hall dans un brouhaha de conversations ininterrompues. Jacques et Pamina, manifestement ébranlés par la musique de Bach recréée par leur ami violoncelliste, se dirigèrent, sans rien se dire, vers la loge de l'artiste.

Jacques frappa à la porte. Guillaume, assis sur une chaise, ruisselant de grosses gouttes de sueur, était exténué, à cause de la concentration extrême qu'une œuvre telle que les *Suites* de Bach exigeait de l'interprète. Dans cette longue marche à travers la forêt *bachienne*, veiller à chacun de ses pas tout en essayant de ne pas perdre de vue la chatoyante variété des paysages environnants était une entreprise nerveusement usante, réellement épuisante. Jacques, le visage épanoui de joie, s'approcha du musicien ; puis il posa ses mains sur les épaules de son ami à l'instar d'un masseur professionnel sur le point de commencer sa séance, tandis que Pamina rangeait dans son étui le Goffriller posé sur un grand canapé.

— Pamina connaît très bien la partition de Bach, murmura Jacques d'une voix enjouée. Elle se mettait à ta place, ou plutôt à la place du violoncelle que tu prenais dans tes bras. Du coup, elle est épuisée elle aussi !

Pamina rougit légèrement, puis fit signe à Jacques pour l'inciter à laisser Guillaume se changer.

— Voulez-vous que je prenne la partition ? Vous ne la regardez pas au concert, mais vous ne vous en séparez jamais, dit Pamina sur le ton d'une complicité amicale.

Guillaume se contenta de lui envoyer un sourire étincelant.

Quelques mois plus tôt, vers le milieu d'avril 2017, Guillaume Walter reçut un appel téléphonique de Paul Lamy, qui voulait le rencontrer. Le détective s'était rendu au Japon pour travailler avec l'aide de deux collègues japonais parlant couramment l'anglais. Du côté de Ken Mizutani, l'enquête s'était révélée relativement facile. Dans les archives de l'Université des beaux-arts et de la musique, anciennement l'École nationale de musique, Paul Lamy avait trouvé nombre de renseignements sur ce génie du violoncelle. Il avait découvert, entre autres, que la petite sœur de Ken Mizutani, Mme Rin Miyaké, âgée de quatre-vingt-trois ans, était toujours en vie et qu'elle vivait aujourd'hui seule à Tokyo, non loin de la maison d'une de ses deux filles, après la disparition de son époux. Lorsque Paul Lamy avait rencontré cette dame vêtue d'un très beau kimono à motifs floraux pour lui parler de la raison de sa démarche, elle avait été bouleversée par l'évocation soudaine de son grand frère soixante-douze ans après sa mort qui était restée comme une blessure inguérissable. Après avoir brièvement évoqué sa vie tant sur le plan professionnel que sur le plan personnel, Mme Miyaké avait été tout naturellement amenée à parler de son père, Goro Mizutani. Celui-ci, anéanti par la disparition de son fils Ken, avait été emporté peu de temps après par une maladie foudroyante. Cette ancienne professeure de français et de latin avait donné au détective français sa carte de visite et son adresse email, en insistant sur le fait qu'elle tenait absolument à rencontrer Guillaume Walter pour le remercier et surtout pour en savoir davantage sur son frère.

— Elle parle le français assez couramment, signala Paul Lamy. Et elle consulte tous les jours sa messagerie.

— C'est inespéré ! Merci beaucoup, monsieur Lamy. Je suis incapable de faire des phrases en latin, je vais donc lui écrire en français ! dit Guillaume Walter d'une voix joviale.

En tournant une page de son dossier, le détective poursuivit.

— Quant à l'autre personne, poursuivit Paul Lamy, ça a été plus difficile.

En effet, retrouver une personne dont on ne connaissait que les initiales avait été fort compliqué et difficile pour l'enquêteur. Sans l'aide efficace et dévouée de ses collègues japonais, Paul Lamy ne serait certainement pas parvenu au but. Selon le détective français, celui qui avait gravé ses initiales R.K. sur le fameux banc était un certain Ryo Kanda qui vivait dans les années 1940-1945 à Shi-na-no-Oï-wa-ké. Paul Lamy avait pris le soin de ne pas défigurer le toponyme en séparant nettement les syllabes les unes des autres. Le détective avait pu remonter le temps

jusqu'à l'époque de la jeunesse estudiantine de Ryo Kanda. Celui-ci avait fait des études de médecine à l'Université impériale de Tokyo et était devenu médecin de campagne dans ce bourg. Mais ce qui avait impressionné Paul Lamy, qui avait pu consulter les archives de l'université, c'était la culture proprement encyclopédique de cet homme dont l'intérêt s'étendait, au-delà de la science médicale, à tous les domaines du savoir aussi bien qu'aux langues et à l'art en général – musique, peinture, cinéma.

— Il avait un fils et une fille. Le fils, Tetsu, est mort en 1945 peu de temps après son incorporation au régiment. Et il semblerait que Ryo Kanda lui-même ait été tué par le régime fasciste de l'époque... En tout cas, pas de trace de lui après son arrestation en 45. On ne sait même pas s'il a été jugé... Disparition dans les ténèbres de l'Histoire.

Paul Lamy informa Guillaume que la sœur de Tetsu était toujours vivante, et qu'elle vivait à Aix-en-Provence sous le nom d'Aki Ricard. Aki Kanda, vivant en France depuis l'âge de vingt-trois ans, avait fini par épouser un certain M. Ricard dont elle s'était séparée quelques années plus tard. Mais elle avait conservé ce nom d'usage dans la vie de tous les jours.

— Elle est née en 1934. Elle a donc quatre-vingt-trois ans comme l'autre dame. C'est une écrivaine, essayiste, j'ai l'impression, assez connue. Voici ses coordonnées postales et son adresse email. Bien entendu, j'ai fait part à Mme Ricard de ce qui vous avait poussé à entreprendre cette recherche. Elle serait heureuse de faire votre connaissance.

Paul Lamy remit à Guillaume un gros classeur bleu contenant tout le dossier.

Guillaume Walter remarqua que le détective privé était absorbé dans ses pensées. Cette enquête avait-elle mis en branle un souvenir personnel ou familial mal cicatrisé ?

Quinze jours plus tard, Guillaume alla voir Jacques et Pamina dans leur atelier.

Le violoncelliste sonna. La porte s'ouvrit. Le visage souriant de Pamina dans la belle lumière du matin l'accueillit. Jacques était encore dans son appartement. Guillaume profita de ce moment seul avec Pamina pour lui demander de but en blanc si Jacques supporterait un long voyage au Japon. La luthière, étonnée de cette question inattendue, lui répondit que Jacques allait bien malgré quelques soucis de santé propres à son grand âge. Serait-il capable de faire un voyage d'une vingtaine d'heures de porte à porte ? Elle n'en savait rien. Elle ajouta toutefois que récemment, invité par des collègues portugais, il avait eu le courage d'aller à Lisbonne. Mais c'était la porte à côté, comparé à Tokyo.

Ils s'assirent auprès de la table basse ovale. Enfin, Jacques vint les rejoindre.

Un peu tendu, Guillaume prit la parole sur un ton quelque peu cérémonieux.

— Chers amis, j'ai un récital à donner à Tokyo en octobre. Je vais jouer en deux soirées l'intégrale des *Suites pour violoncelle seul* de Bach. Je me demandais si vous ne pourriez pas m'accompagner... C'est un défi que je me lance à moi-même. Je n'ai jamais joué jusqu'à présent l'intégrale des *Suites* en public. Ce sera la première fois... Maintenant que je connais l'histoire de Ken Mizutani et

d'Hortense Schmidt qui se cristallise autour du Matteo Goffriller de 1712, je ne peux pas ne pas vous convier à cette aventure tout autant musicale que spirituelle... Qu'en pensez-vous ?

Un long silence d'émotion ou d'embarras s'installa. Regardant du coin de l'œil sa jeune collaboratrice, Jacques devinait une petite agitation de cœur qui se propageait en elle. Pamina se sentait sans doute écartelée entre son désir d'accompagner Guillaume à Tokyo et la peur d'imposer à Jacques le supplice d'un long voyage en avion.

— Puis, ça se passe à Tokyo, au Japon, ce qui ne peut pas vous laisser indifférents certainement...

Un ange passa.

— Jacques, qu'est-ce que tu en penses ? demanda Pamina d'une petite voix, imperceptiblement tremblante.

— C'est... très tentant évidemment, mais est-ce que je vais supporter un voyage aussi long ? Je me souviens de mon dernier voyage au Japon avec Hélène... Dix ans déjà...

Le luthier semblait absorbé dans une pensée triste et muette qui l'arrachait à *l'ici-et-maintenant*. Une multitude d'images d'Hélène surgissaient des diverses couches de sa mémoire, de toutes les époques de son existence de Mirecourt à Paris en passant par Crémone.

« Mais il est impossible, pensait Jacques, de revoir toutes les images d'Hélène, de tous les instants de ma vie avec elle pendant plus de soixante ans. Ça reviendrait à revivre toute une vie. Non, la vie n'est pas une *revie*... Au contraire, c'est perdu à jamais... »

Jacques bredouillait tout seul, Pamina en fut troublée. Inquiète, elle lui demanda s'il allait bien.

— Un voyage à Tokyo..., dit Jacques comme s'il se réveillait d'une longue rêverie. Aller à Stockholm ou à Lisbonne, ça va encore. Mais Tokyo, c'est le bout du monde !

— Tu peux voyager en classe affaires, Jacques.

— Il n'y a pas que le voyage. J'ai peur d'être un poids pour vous... Mais toi, Pamina, tu peux y aller. C'est l'occasion ou jamais de connaître le pays de ton grand-père ! Le pays où Hortense l'a rencontré, le pays où elle a fabriqué le *Pax animae*... Tu n'as jamais été au Japon. Il ne faut pas manquer cette occasion ! Ma présence n'est pas indispensable.

— Si, répondirent en chœur Pamina et Guillaume.

— *Primo*, tu as traduit en français la lettre de Ken, poursuivit Pamina. Et c'est grâce à ta traduction que nous pouvons connaître le contenu de sa lettre... *Secundo*, c'est quand même sous ton regard bienveillant que je me suis occupée du Goffriller de 1712 et du *Pax animae* de ma grand-mère !

— Alors, Jacques, tu te décides ? J'ai une amie qui est allée aux États-Unis avec son père de cent trois ans ! À côté de ce monsieur, tu es encore un jeune homme ! Tu ne t'occupes de rien. Je pars quelques jours avant vous, histoire de m'acclimater là-bas, de me débarrasser du décalage horaire, etc. Toi, tu voyages

avec Pamina, tranquillement. Vous êtes d'accord, Pamina ?

— Absolument.

À une telle insistance de la part de sa collaboratrice qui était désormais comme sa fille plutôt que sa disciple, Jacques n'opposa plus de résistance.

C'est ainsi que Jacques et Pamina entreprirent le voyage à Tokyo afin d'assister au récital de Guillaume Walter.

Par un après-midi ensoleillé de mi-octobre, ils furent accueillis à l'aéroport de Haneda par le violoncelliste arrivé au Japon une semaine auparavant. Le récital devait avoir lieu le surlendemain. Ils se rendirent tous les trois en taxi à l'hôtel situé dans le quartier d'Ueno, non loin du Bunka Kaikan.

Guillaume les laissa s'installer chacun dans sa chambre. Une demi-heure après, il les invita à boire un verre au bar. Il leur dit sur un ton jovial en se frottant les mains l'une contre l'autre :

— Je suis content que vous soyez là !

— Nous aussi. Puisque nous allons assister à un récital historique ! répondit Jacques en envoyant un clin d'œil au violoncelliste.

Il était un peu moins de dix-huit heures. Guillaume leur fit part de ses impressions sur Shinano-Oiwake qu'il avait visité une semaine auparavant, dès le lendemain de son arrivée, sur le mont Asama qu'il voyait de son auberge de Naka-Karuizawa, sur ce qu'il avait vu en allant à pied de Naka-Karuizawa à Shinano-Oiwake : une multitude de maisons de campagne plus ou moins cossues au milieu d'arbres aux branches feuillues, un musée d'histoire et d'art populaire, la maison de l'écrivain Tatsuo Hori, auteur de *Le vent se lève*, transformée en musée, un gros ruisseau qui serpentait à travers des herbes abondantes et des massifs d'arbustes. Au bout de vingt minutes, voyant qu'ils avaient terminé leur boisson, remarquant par ailleurs des signes de fatigue sur leurs visages, il leur proposa de prendre un dîner léger et d'aller vite se reposer.

Après le dîner, il les quitta pour aller travailler dans la salle de répétition du Bunka Kaikan.

— Je vous donne rendez-vous demain après-midi à quatre heures dans le hall de l'hôtel. Vous serez attendus par deux personnes qui tiennent absolument à vous saluer. Reposez-vous bien !

Guillaume sortit de l'hôtel et disparut parmi la foule.

Le lendemain, lorsque Jacques et Pamina descendirent dans le hall à l'heure du rendez-vous, ils remarquèrent tout de suite Guillaume en train de converser avec deux dames âgées. L'une portait un kimono bleu foncé avec un *obi*, une ceinture large décorée de motifs d'érables rouges et jaunes ; l'autre un kimono marron clair assorti d'un *obi* orné de fleurs de camélia blanches. Les deux luthiers se rapprochèrent d'eux. Tous les trois se levèrent de leur fauteuil.

— Bonjour, dit Jacques à la cantonade.

Il serra la main de Guillaume. Puis, il fit une courbette aux deux dames en leur adressant un bonjour en japonais d'une voix plus grave que lorsqu'il parlait en



français : « *Kon-nichi-wa* ». Quant à Pamina, qui ne voyait pas à qui elle avait affaire, elle se contenta de leur souhaiter courtoisement le bonjour.

— Je vous présente Jacques et Pamina dont je vous ai parlé.

Les deux dames âgées leur lançaient un regard ému à travers leurs lunettes.

— Je m'appelle Rin Mizutani, la petite sœur de Ken.

— Moi, je m'appelle Aki Kanda, la fille de celui qui a gravé les mots latins sur le banc...

Pamina, frappée de stupeur et comme pétrifiée, se tourna vers Jacques sans pouvoir prononcer un seul mot.

— Quelle joie de vous connaître, Pamina-*san* ! dit Rin dans un français tout à fait correct, mais en ajoutant au prénom de son interlocutrice le suffixe japonais *san* chargé d'affection et de sympathie. Je suis donc votre grand-tante ! Nous avons mis du temps à nous retrouver !

Il y avait du frisson dans la voix de Rin. Pleine d'émotion, elle sortit de l'ample manche de son kimono un mouchoir d'une blancheur bleuâtre. Quant à Pamina, elle ne pouvait rien faire d'autre que de prendre les mains de Rin dans les siennes. Quelques instants après, cependant, elle serra sa grand-tante dans ses bras. Toutes les deux restèrent un long moment dans cette étreinte hors du temps.

En reprenant la main de sa grand-tante, Pamina fit un pas vers Aki Kanda.

— J'aurais vraiment aimé rencontrer votre père comme j'aurais aimé connaître mon grand-père... Je n'ai jamais haï comme aujourd'hui le Temps qui sépare les êtres.

— Comme je vous comprends ! répondit Aki dans un français sans la moindre trace d'accent. Mais le Temps, parfois, suscite aussi des retrouvailles comme celles-ci. Rin est là à la place de Ken ; je suis là à la place de mon père que Ken n'a pas pu connaître. Et vous, vous êtes là pour faire revenir Hortense. N'est-ce pas formidable ? Vous êtes là finalement pour nous unir tous. Dans ce « vous », il y a bien sûr vous, Pamina, mais Guillaume et Jacques aussi, vous trois unis par la musique... Ça ne m'étonnerait pas que Ken, Hortense, Ryo et peut-être mon frère Tetsu aussi soient par là pour assister à nos improbables *retrouvailles*. Leurs ombres sont là, parmi nous...

La voix d'Aki Kanda tremblait. Elle était un peu éraillée, mais on ne savait pas si elle l'était à cause de l'émotion ou si elle était naturellement empreinte de cette sorte de crépitement discret. Lorsqu'elle eut fini de parler, elle se retourna comme si elle ressentait la présence des absents.

Il y eut un trou de silence.

— Je crois que c'est le moment d'aller fêter cet événement, déclara Jacques retrouvant sa voix française. Tu ne crois pas, Guillaume ?

— Si, si. C'est un peu tôt pour aller au restaurant. Mais on y va. C'est tout près d'ici.

Guillaume ouvrit la porte de sortie pour laisser passer toute la compagnie.

— Merci pour tout ça, Guillaume, dit Pamina d'une voix attendrie. Quand est-ce que vous avez eu cette idée folle de chercher la famille de Ken et celle du scripteur des mots latins ?

— Quand on m’a proposé de jouer à Tokyo. J’ai eu tout de suite cette idée. Grâce à vous, je venais de connaître toute l’histoire de mon Goffriller et le lien indestructible qui l’unit au *Pax animae* de votre grand-mère...

— Merci Guillaume. Je n’ai pas de mot pour vous remercier.  
Pamina, spontanément, embrassa Guillaume sur les joues.